

1879
E

DE
LA VERTU.



474

W 218

DE

LA VERTU;

PAR

SYLVAIN MARÉCHAL,

AUTEUR

DU DICTIONNAIRE DES ATHÉES.

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE SUR CET ÉCRIVAIN;

ET SUIVI

DU LIVRE DE TOUS LES AGES,

PAR LE MÊME AUTEUR.

AVEC PORTRAIT.

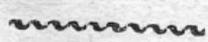
473

093

A PARIS,



CHEZ LÉOPOLD COLLIN, LIBRAIRE, RUE
GÎT-LE-CŒUR, n.º 4.



1807.



Ф. 36-4403

АННО

~~~~~

# NOTICE

SUR

## SYLVAIN MARÉCHAL.

---

IL est des personnes qui marquent assez dans la société pour exciter la curiosité de ceux qui leur survivent. On a du plaisir à apprendre jusqu'aux moindres particularités d'un homme qui s'est distingué, et surtout qui a montré une opinion différente de celle des autres. On veut se convaincre s'il a travaillé par ostentation, par singularité ou par sentiment.

La vérité doit être le devoir de quiconque se charge de transmettre à ses concitoyens la vie d'un autre, et à plus forte raison d'un homme qui s'est illustré. Tout jusqu'à ses défauts doit être par lui mis au grand jour.

Ami, depuis dix-huit ans, de Sylvain Maréchal, je vais remplir cette tâche; admis à ses conversations intimes, je me plaisois à recueillir, pour ainsi dire, son ame dans ses

discours. On pourra se dire, après avoir lu cet écrit, qu'on connoît parfaitement Sylvain Maréchal.

Il naquit à Paris, rue des Prescheurs, le 15 août 1750. Pierre Maréchal, son père, vouloit en faire un marchand, mais l'opposition que Sylvain montra alors, lui fit heureusement changer de résolution; car la nature l'avoit destiné à de plus grandes choses.

Sa jeunesse fut studieuse et peu dissipée; il ne dut qu'à lui seul son éducation. La lecture de Plutarque et de Montaigne forma de bonne heure son ame; il puisa, dans ces auteurs, l'énergie et le courage qui l'ont fait distinguer de tous ses contemporains. Son esprit ne fut point précoce, comme on le remarque quelquefois dans des enfans qui sont des prodiges à douze ans et des sots à trente; mais les fruits qu'il produisit, lents à mûrir, n'en furent que plus substantiels.

Les inclinations les plus paisibles faisoient la base de son caractère; avec un cœur aimant, il sut tempérer la fougue des passions, et jamais il n'eut à rougir des hommages qu'il adressa: jamais sa lyre ne rendit des

sons pour des objets qu'il ne put estimer : jamais le mensonge ne souilla sa bouche.

La douce médiocrité étoit sa divinité ; il eût pu faire une brillante fortune si , marchant sur les traces de quelques hommes de lettres , il eût voulu , comme eux , prostituer ses vers en flattant les grands ; mais son caractère indépendant et fier s'opposa toujours à ce qu'il jouât un rôle qui auroit dégradé son génie ; aussi , ses nombreux ouvrages , quoique faits pour être estimés , sont peu connus ; on sera surpris de la quantité qu'il en laisse , et ses détracteurs seront bien étonnés d'avoir loué à outrance des ouvrages qu'ils auroient déchirés , s'ils avoient pu soupçonner qu'ils fussent de lui.

Il n'avoit pas comme Helvétius un beau port , une belle figure : il étoit petit ; mais sa figure pétilloit d'esprit. Il étoit bègue : il disoit en plaisantant , que ce défaut lui venoit du jour de sa naissance , de ce qu'il s'étoit écrié en voyant le jour : *Que ferai-je sur la terre , j'y arrive beaucoup trop tard ?* Que ces paroles lui avoient coûté de grands efforts , et que le destin , pour le punir d'avoir parlé avant l'âge ,

l'avoit condamné à rester bègue toute sa vie.

Il n'aimoit point le séjour des villes ; mais tant que son père fut dans le commerce, il s'imposa la loi de ne point le quitter, et habita toujours la maison paternelle. Son respect filial ne se démentit jamais. Ses opinions religieuses étoient bien opposées à celles de son père, pourtant il revenoit de la campagne (son élément), pour le conduire dans les temples aux heures des prières, et il ne manquoit jamais de retourner l'y chercher.

Il n'avoit que 19 ans, quand on le nomma bibliothécaire au Collège des Quatre-Nations; il accepta avec enthousiasme une place qui le mettoit à portée de développer ses facultés intellectuelles. Ce poste, peu important pour tout autre, lui devint cher et précieux : il dévoroit les anciens auteurs. Bien long-temps après l'heure où la bibliothèque étoit fermée au public, il y restoit seul; là, il comparoit le grand livre de la nature et les meilleurs livres sortis du cerveau des hommes; il s'écrioit souvent: « Que d'erreurs! Que de mensonges! auguste vérité! jamais je ne te profanerai, j'attaquerai les préjugés de tous

genres ; je te ferai chérir même des hommes qui te craignent. »

Son air simple lui attiroit la confiance de ceux qui l'abordoient. Pour mieux connoître les fauteurs du mensonge, il se fit le commensal de quelques auteurs, il fréquenta les hypocrites et les charlatans pour apprendre à les démasquer : « le vice vu de près, disoit-il, m'enflamme davantage pour la vertu. » En effet, sa grande ame n'en fut jamais souillée. « C'est ainsi, disoit-il encore, que je suis parvenu à surprendre le secret des méchans et de l'insensé, pour avoir droit un jour de les traduire au tribunal de la raison. »

Il se servoit aussi bien de la lyre d'Apollon que de la plume de Socrate ; son Dictionnaire d'amour est écrit dans le goût d'Anacréon : son ame brûlante en a dicté les phrases ; qu'on en juge par un paragraphe du discours préliminaire.

« Tout est amour dans l'Univers. Depuis le premier des astres jusqu'au dernier des atômes, tout aime. Des satellites nombreux courtisent la souveraine des nuits, qui, elle-même ( mais non sans rivales ) adore le roi

du jour. Par une attraction perpétuelle , le père de la lumière aime et féconde la terre ; cette mère commune embrasse dans son sein l'élément humide ; et l'air est l'amant de la flamme qui meurt quand elle en est privée. Tout aime , même les êtres inanimés ».

Aucun de ses écrits ne respire la licence ; il avoit plus de retenue que son siècle sembloit ne le comporter.

« Jeunes beautés , disoit-il souvent , que la pudeur accompagne toutes vos actions ; le mystère est à l'amour ce que la modestie est à la beauté : il faut , retenez bien cela , pour fixer le bonheur , que les amans vivent en époux et les époux en amans ! »

« Loin de nous , » s'écrie-t-il , dans le même ouvrage , « ces êtres qui avilissent l'amour , sentiment trop élevé pour leur ame étroite , qui compromettent sa dignité par leurs basses plaisanteries , le dégradent par des turpitudes , et font douter de l'espèce où l'on doit les ranger ».

Il savoit composer des prières et des psaumes ; on pourra s'en convaincre par celle qu'il

adresse à l'Amour, dans le même ouvrage.

«Ame du monde, père du bonheur, divinité universelle, exauce la fervente prière de ton ministre le plus zélé; veille sur ma patrie. Dans quel lieu de la terre ton nom a-t-il été plus honoré que parmi les Français? Ne permets pas que ton culte y soit négligé; ne permets pas que la vaine coquetterie élève, avec orgueil, un autel sur les débris du tien. Chasse de ton temple, ton ennemi, l'amour-propre, et un autre, plus moderne, plus puissant encore, l'*égoïsme*; du haut de l'Empirée où tu présides à ce vaste univers, agite sur nos têtes ton flambeau divin; fais-en pleuvoir sur nous les étincelles brûlantes. Descends dans le sein de nos belles; allumes-y tes feux bien-faisans; de nous, fais un peuple d'amans heureux; et, pour prix de mon ardeur, daigne m'admettre du nombre.

« Ainsi soit-il ».

Sylvain-Maréchal avoit une érudition rare et une mémoire extraordinaire, ce qui lui attiroit quelquefois des visites, toujours importunes pour un homme constamment occupé de travaux et de recherches.

Un jour, un mathématicien le fatiguoit par ses calculs. Impatienté, il lui dit : « Je ne connois que l'arithmétique de l'amour ; j'additionne volontiers avec lui ; je multiplie tant que je peux ; je divise trop souvent ; mais je n'aime pas à soustraire. . . »

Personne n'avoit la répartie plus vive que lui, quand il étoit sans contrainte et qu'il pouvoit penser tout haut.

Ses amis lui disoient un jour, pour le consoler d'une injustice : « On y reviendra, et l'on verra le tort qu'on vous fait. Il faut chercher, dans les contrariétés qu'on éprouve, le côté qui peut donner quelques consolations ; il faut enfin se bercer d'illusions, pour être moins malheureux ». C'étoit une femme qui lui parloit. Il lui répondit : « Oui ; je sais que les femmes aiment à bercer ; elles le font pendant notre enfance ; elles recommencent encore pendant notre jeunesse : elles ont quelquefois même la complaisance de le faire dans notre vieillesse ; mais ce n'est plus impunément ».

Cette même femme lui faisoit des reproches de son *Projet de loi, portant défense*

*d'apprendre à lire aux femmes.* « Je voudrois , lui disoit-elle , qu'on vous contraignît de porter sur vos épaules tous les jolis livres qui sont sortis de la plume des femmes. — Oh ! madame , les trois besaces de l'amour seroient moins lourdes. — Comment , trois besaces ! je ne lui connois point cette parure. On le représente nu , avec des flèches , et surtout des ailes.

« Madame , l'Amour porte trois besaces , qui , quoiqu'invisibles n'en existent pas moins : la première est ample , elle contient les desirs ; la seconde est très-petite et très-légère , c'est celle des plaisirs ; la troisième est immense , et pèse beaucoup plus que les deux autres ensemble , elle contient les regrets et le repentir. C'est pour éviter que les femmes ne se soulagent du fardeau de cette dernière , que je leur conseille de ne chercher qu'à plaire , et de ne point obscurcir leur front serein , par l'application de l'étude ; et à l'instant il lui récita les commandemens de l'amour.

## I.

Pour ton Dieu , amour tu auras  
Et serviras honnêtement.

I X.

Amour en vain ne jureras  
Ni par l'hymen pareillement.

I I I.

Foi conjugale garderas  
A ton époux dévotement.

I V.

Infidèle point ne seras,  
De fait ni volontairement.

V.

Père et mari honoreras  
Afin de vivre plaisamment.

V I.

Trop exigeante ne seras  
De corps, d'esprit, ni autrement.

V I I.

D'autre science n'apprendras  
Que ton ménage seulement.

V I I I.

Romans et vers tu ne feras,  
Ni mentiras aucunement.

I X.

Tes enfans tu allaiteras,  
Pour être mère absolument.

X.

Vivant ainsi, droit tu iras  
En Paradis dès ce moment.

Jé ne sais pas quelle est la femme qui auroit le courage d'en vouloir à Maréchal, après avoir lu l'épître qui termine cette plaisanterie; s'il y en avoit quelques-unes encore, ce ne pourroit être que par ignorance de cette petite pièce; je la transcris pour les recommander avec lui.

A UNE-FEMME, BEL-ESPRIT.

Sur les bancs poudreux de l'école,  
Je n'aimerais pas à te voir  
Dans les volumes de Bartole,  
Puiser un pénible savoir.

Ne vante pas tant la science;  
Eve sait ce qu'elle a coûté;  
Il est une aimable ignorance  
Qui sied bien mieux à la beauté.

La beauté souvent n'est savante,  
Hélas! qu'aux dépens de son cœur;  
Qu'une Agnès est intéressante!  
On préfère à tout sa candeur.

De tous les arts Pallas est mère,  
Pallas pourtant n'eut pas le prix;  
Vénus qui ne savait que plaire,  
Le reçut des mains de Paris.

Les neuf sœurs sont encor pucelles,  
Malgré leurs sublimes esprits;